

ARMAND FARRACHI

Le triomphe
de la bêtise

ou

Le gâteau au chocolat
du président Donald Trump

ESSAI

un endroit où aller

ACTES SUD

Le triomphe de la bêtise

L'adjectif "bête" n'est guère plaisant, quoiqu'on l'emploie beaucoup. Il déporte commodément sur l'animal les défauts spécifiques à l'humain, le propre de l'*Homo sapiens* autoproclamé, s'il en a un, étant justement, on peut le penser, la bêtise, qu'on nommerait plus justement "l'humanise", voire l'humanisme. Sous peine d'y laisser la vie, l'animal sauvage réagit toujours de façon appropriée dans un milieu qu'il connaît parfaitement, alors que l'homme civilisé compromet la survie de son espèce en détruisant un "environnement", comme il l'appelle, jugé hostile ou étranger. Personne ne sera donc ici traité ni d'âne ni de dinde.

Quant aux êtres dits de raison, tout indique que leur bêtise, loin de s'atténuer

avec le temps, ne cesse de croître et d'augmenter, en intensité comme en nombre, qu'elle atteint à présent des sommets, ceux de l'État, et que si quelque chose progresse dans le monde ce n'est pas l'intelligence, la démocratie, le confort, les richesses ou le bonheur des peuples, pas seulement la misère et la dévastation non plus, mais justement la bêtise et son corollaire la laideur. La civilisation a cru qu'en échappant à la condition des animaux et aux lois naturelles elle s'acheminait vers sa perfection. Il semble qu'on puisse aujourd'hui penser le contraire : on n'échappe pas à la nature sans verser dans l'erreur, et plus souvent dans la bêtise.

Les hommes sont prompts à se targuer de leur propre intelligence et de leurs prodigieuses réalisations, mais, en tenant compte du nombre incalculable d'actions, d'opérations, d'inventions, d'activités dont ils n'ont su ni prévoir, ni mesurer, ni réparer les conséquences véritablement catastrophiques à l'échelle planétaire, ne serait-on pas tout aussi fondé à les tenir pour de prétentieux crétins ?

Il ne s'agit donc pas de l'idiotie au sens dostoïevskien ou deleuzien, d'une propension à

la naïveté, à la crédulité ou à l'incrédulité, à la simplicité, au dédain des concepts, d'une capacité à s'étonner sans chercher d'explication, mais de la bêtise ordinaire, banale, de fond : défaut d'intelligence, de raisonnement, de logique, de sens critique, d'humour, difficulté à établir des rapports, à saisir la subtilité, à dépasser les préjugés, trouble du discernement, absence de références due à l'inculture et à l'ignorance, inaptitude à juger, à réfléchir, à estimer une situation ou des conséquences, maladresse d'expression, pesanteur d'esprit, propension à la gaffe, à la confusion, perversion du goût, impropriétés diverses, paralogismes, ce qu'on appelle aussi, en un mot plus sonore mais plus cru : la connerie.

Il faut certes se garder de juger stupide ce qu'on désapprouve. Mais aussi de prétendre que toutes les opinions se valent. Stigmatiser la bêtise, généralement celle des autres, revient à se décerner un brevet d'intelligence, de bel esprit, d'arbitre du bon sens, s'autoriser à l'arrogance ou au mépris, quoiqu'on soit toujours, chacun le sait, l'imbécile d'un autre. Mais les insuffisances de l'accusateur n'excusent pas celles de l'accusé. D'ailleurs, quel sot manque

l'occasion de dénoncer la bêtise du voisin, et, de plus en plus souvent, celle d'une époque ou d'une société ? Ce n'est pas une preuve, non, mais c'est un signe. Et puis, l'avantage de la bêtise, c'est que plus on est bête moins on le sait. Chacun peut donc parler sans gêne, moi autant qu'un autre.

Le sujet, qui est vaste, a été souvent traité, depuis longtemps, par beaucoup d'auteurs, et non des moindres. Il l'est encore, et de plus en plus, on se demande pourquoi. Il n'est pas épuisé pour autant et l'intention n'est pas non plus d'en faire ici le tour. Ce qui semble nouveau dans l'histoire de notre civilisation, ce n'est pas la bêtise en soi, comme forme de radicale inaptitude, ni celle des individus, même s'ils sont en plus grand nombre, plus péremptoires dans la stupidité, mieux équipés pour l'exprimer et pour la diffuser, mais l'abêtissement du monde pris dans son évolution globale, dans son destin, la bêtise au niveau politique, celle d'une société jadis plus éclairée qui sombrerait peu à peu dans la confusion mentale comme le jour sombre peu à peu vers la nuit. Dirigeants et dirigés sont pour une fois logés à la même enseigne. Un génie pourrait peut-être régner sur une

masse de crétins, quoiqu'on n'en voie pas d'exemples, mais on se demande comment un peuple éclairé, s'il en existe, pourrait se choisir pour chef un imbécile, ou le supporter s'il s'impose.

En quelques siècles, l'Occident s'est persuadé que son histoire témoignait d'une amélioration continue, que rien n'arrêterait jamais. Grâce aux progrès de la médecine, des sciences, des techniques, et même de la morale, ne vivons-nous pas mieux qu'autrefois, c'est-à-dire plus vieux, en meilleure santé, protégés de l'arbitraire, dans des logements plus confortables, équipés de multiples accessoires qui nous rendent l'existence plus facile ? Ne dit-on pas qu'un employé d'aujourd'hui vit matériellement plus à l'aise qu'un seigneur du Moyen Âge ? N'est-on pas malgré tout plus instruit, mieux informé, moins fruste ? Le passage de l'esclavage au servage puis au salariat ne conduira-t-il pas demain à la liberté, stade ultime d'une marche tôt ou tard victorieuse des derniers obstacles ? Chacun, à l'échelle individuelle, se réjouit donc de vivre en paix, de profiter d'un réfrigérateur, d'une automobile, du droit de parler sans crainte et de voter aux élections, dont nos aïeux ont

manqué, avantages certains mais modestes dont nous espérons l'extension sans fin. Comment douter alors qu'une ère de bonheur universel attende l'humanité, comme une nouvelle Jérusalem céleste ?

Depuis le XVIII^e siècle au moins, le Progrès était la vraie religion de l'Occident. La science ne peut reculer. La Terre ne redeviendra pas plate ni les générations spontanées. L'Histoire même avait un sens : l'avènement de la vérité, de la justice, de la démocratie, l'émancipation des peuples, dont "la lutte est toujours victorieuse", la réalisation de l'esprit pour Hegel, la société sans classes pour Marx, le dépassement de l'humain en machine pour quelques adorateurs de la technique. À l'échelle universelle, la résolution des contradictions et la disparition des conflits annonçaient même la fin de l'Histoire.

Ce temps heureux n'est plus. L'Histoire suit peut-être un cours, c'est possible, mais lequel ? L'évolution des sciences et des techniques apporte aujourd'hui plus d'inquiétude que de confort, les libertés publiques cèdent sous la pression d'un marché sans pitié, le droit recule devant la force ou le fait accompli, nos républiques marchandes se

sclérosent en démocraties formelles où le citoyen-électeur est d'abord consommateur, la pauvreté résiste à la "croissance économique" comme la cruauté à la morale ou les bactéries aux antibiotiques. La plupart de nos contemporains craignent désormais que leurs enfants vivent moins bien qu'ils ont vécu eux-mêmes, dans un monde plus difficile. Et puis, le confort rend-il moins bête ou plus bête ? Et Internet ? Et la télévision ? Quant aux peuples "toujours victorieux", les Indiens d'Amérique, les Aborigènes d'Australie, les Palestiniens, les Tibétains, les Gaulois ou les Aïnous nous rappellent qu'il en existe de radicalement vaincus. Enfin, les humains ont pollué le monde, empoisonné l'eau, l'air et la terre, ignoré ce qui faisait sa vitalité : la diversité, le rapport des choses entre elles, le respect des rythmes et de ce qui nous dépasse ; ils ont détruit sa beauté : les forêts profondes, les rivières aux eaux vives, les animaux sauvages, et même les villes, car ce sont les vestiges de leur passé qui attirent aujourd'hui, et non (hormis quelques belles réalisations contemporaines) la production courante de laideur moderne, "barres", "tours", "buildings", "infrastructures", "zones d'activité", "plateformes plurimodales" et "pôles interactifs" dont se

flattent les “aménageurs du territoire”, et qui nous mettent sous les yeux la preuve matérielle du pouvoir des incompetents.

Ces lendemains qui déchantent sont-ils pour autant des accidents de parcours, des aléas, des erreurs, des soubresauts, comme tout parcours en comporte ? Est-ce plutôt le hasard qui guide le monde, ici ou là, un pas en avant, un ou deux en arrière ou de côté, et nos civilisations sont-elles soumises comme les nuages aux caprices des vents, à des humeurs changeantes, à des fortunes bonnes ou mauvaises ? Pour que toutes évoluent à peu près de la même façon et dans la même direction, il faut bien qu’une même force les pousse, qu’une même logique les conduise à répéter les mêmes gestes, à promouvoir les mêmes valeurs, à proférer les mêmes slogans, à adorer les mêmes idoles, à persister dans les mêmes erreurs. N’est-il pas de plus en plus vraisemblable que, loin d’avancer vers la perfection, vers l’épanouissement individuel et social, nos sociétés dites modernes se ruent tête baissée vers le pire, avec une sorte d’inconscience voire de frénésie suicidaire qui inquiète plus encore qu’elle n’intrigue ?

Ce n’est pas seulement que tout évolue et qu’une irrépressible nostalgie nous incite